

Caballo pingüins et glacerios

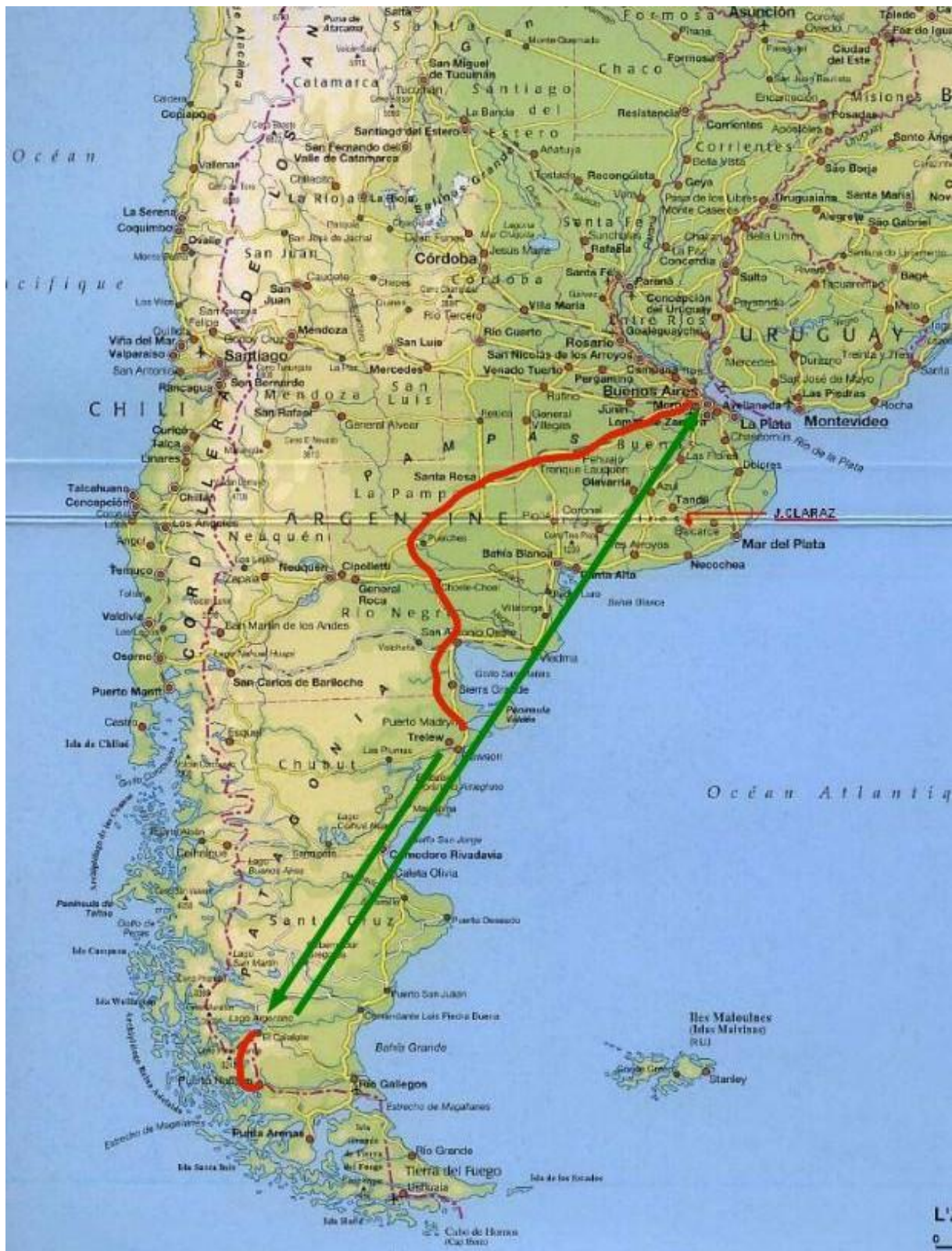
Une aventure d'Alain et Clément

8 Novembre 3 décembre 2014

Cette année notre choix de routard s'est porté sur l'Argentine. Nous étions tentés tous les deux par les grands espaces, depuis tout petit j'avais rêvé de Patagonie avec Jules Vernes. La lecture des guides nous avait donné envie d'aller partout dans ce vaste pays, de la frontière de la Bolivie au nord, jusqu'au terres désolées du grand sud. Mais, bien qu'il soit possible de parcourir ces distances en avion, nous avons vite réalisé que nous ne pourrions pas tout voir. Nous avons donc choisi de voir Buenos Aires, de traverser la pampa en car, de rendre visite aux phoques de la péninsule Valdes, de filer au sud pour marcher dans le parc des glaciers et de faire une incursion au Chili pour marcher dans le parc des Torres del Paine. Mais l'Argentine, et singulièrement les régions que nous projetons de traverser sont le pays de gauchos, et nous ne pouvions pas envisager un tel périple sans monter un cheval. J'avais du retard sur Alain dans ce domaine puisque je n'étais jamais monté, alors que mon compagnon avait déjà chevauché maintes fois et il savait maîtriser une bête au galop. Je me suis donc inscrit à des cours pour rattraper ce retard, et c'est ainsi que commença une carrière très tardive mais néanmoins prometteuse de cavalier de banlieue ...

Samedi 8 Novembre

Nous quittons Roissy à 14 heures pour un petit saut jusqu'à Londres, où nous prendrons le vol transatlantique pour Buenos Aires. Mais en arrivant sur la capitale britannique, le vent s'est levé et notre pilote rate son atterrissage. Il s'est posé trop loin sur la piste, et immédiatement après que les roues ont touché le sol, il remet les gaz pour redécoller. Nous ne sommes pas plus inquiets que cela, mais la voisine d'Alain est décomposée et Alain ne comprend pas pourquoi elle porte au visage un sac qu'elle a trouvé dans une poche du siège. Devine un peu mon bon Alain Ceci dit, comme tout le monde, au deuxième essai, nous nous prenons à penser qu'il vaudrait mieux que celui-ci soit le bon, car une deuxième petit tout en l'air deviendrait plus inquiétant. Nous atterrissons et l'avion s'immobilise sans problème devant son terminal. Nous avons le temps d'aller faire un tour à Londres. Mais à la sortie du métro direct (très cher), une pluie battante nous prend alors que nous n'avons même pas eu l'idée de nous munir d'une cape ou d'un parapluie. Il faut dire que nous sommes en partance pour des contrées où il fait chaud en cette saison, où c'est l'été. Mais à Piccadilly, c'est plutôt l'hiver et notre seule solution est de boire une pinte dans un bar surpeuplé où tous les anglais regardent ...le rugby !



→ Trajets en avion

→ Trajets en bus

Dimanche 9 Novembre

Le vol s'est passé normalement et nous arrivons pile à l'heure. Nous avons prévu de ne pas nous arrêter à Buenos Aires, et de filer directement en bus pour la petite ville de San Antonio de Areco, où doit se tenir les 8 et 9 novembre, une très grande fête des gauchos, avec rodéos, courses dans les rues, musique... Bref, à ne manquer sous aucun prétexte d'après les guides. Lorsqu'à la douane, j'ai testé mes quelques notions d'espagnol, pour dire à l'employée que nous allions à San Antonio de Areco, j'ai cru entendre un peu d'étonnement dans sa voie et j'ai cru comprendre que nous aurions les pieds dans l'eau. Mais peut-être après tout que je n'ai rien compris... Nous prenons donc un taxi (remis) pour rejoindre la ville, qui est immense, et il nous faut trouver la gare routière Retiro, qui, elle aussi, est très grande. Nous avons le temps car notre bus part à 12h50. Nous prenons un petit café, et arrivons à la gare deux heures à l'avance, ce qui nous laisse largement le temps de trouver le bon guichet (il y en a des dizaines), d'acheter le billet et de nous positionner sur le bon quai. Le voyage dure deux heures. Les plaines que nous traversons sont effectivement envahies par l'eau, c'est clair, il y eu ces jours derniers de très fortes précipitations. Le car nous laisse sur la route principale, à 500m de la ville, et il nous faut marcher avec des sacs de voyage très très lourds. Une dame nous prend en pitié et nous amène en voiture sur la place principale... déserte ou pratiquement. L'hôtel que nous avons repéré sur le guide du routard peut nous louer une chambre pour ce dimanche soir, mais il est plein demain, car d'autres touristes ont tenté la même aventure que nous... A l'office du tourisme, on apprend qu'il n'y a pratiquement pas de festivités, mais on nous signale un concert en plein air qui est commencé depuis un petit moment. Nous nous y rendons, et nous retrouvons assis dans l'herbe avec une petite poignée de touristes, une bonne vingtaine de locaux et leurs amis venus de la ville pour ce moment festif. Tout cela sent le patronage, la vogue de campagne, très loin des grandes manifestations vantées par les guides. Nous ne saurons jamais si la fête a déjà eu lieu, si elle a été perturbée, voire annulée par les pluies, ou si c'est comme cela tous les ans ...Quoi qu'il en soit, nous décidons de chercher une sortie à cheval pour le lendemain matin et de décamper dans l'après midi, ce qui nous permettra de faire un petit tour dans Buenos Aires et règlera le problème d'hôtel à San Antonio de Areco.



Lundi 10 Novembre



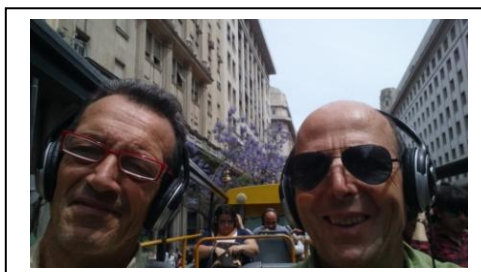
Les gauchos viennent nous chercher en 4X4 à notre hôtel. Avec leur béret et leurs espadrilles, leur petite taille et leur sourire avenant, ils font plus vrais que nature. Ils ont une cabane à quelques kilomètres de la ville, décorée de tatous et de couteaux criollos qui ne doivent servir que pour les visites de touristes. Les chevaux sont agréables, dociles, mais ils n'aiment pas qu'on leur tire sur les rennes, qu'on tient nouées et d'une seule main. Les gauchos tiennent leurs étriers du bout des espadrilles... A la fin de l'heure et demi de la balade, nous avons droit au maté, saucisson fromage. Le maté se prépare en bourrant de l'herbe dans une petite calebasse, en rajoutant par-dessus de l'eau chaude, de façon à obtenir une décoction bien plus dense que notre thé. On boit l'eau avec une pipette spéciale, en métal décoré.



De retour à la ville, nous visitons le musée Ricardo Güiraldes, qui occupe une ancienne estancia, et où l'on voit notamment une pulperia, c'est dire une épicerie où les gauchos venaient s'alcooliser. Et comme l'ambiance pouvait s'échauffer, les vendeurs étaient protégés du public par des grilles très solides. Nous sommes seuls dans cet endroit tranquille, dont nous profitons pleinement.

Nous prenons le bus pour revenir à Buenos Aires, où nous nous installons dans un hôtel pas trop loin de la gare de retiro, bien situé, d'aspect vieillot, mais pas trop cher (50€ la nuit). Nous dinons au « Barobar », très joli endroit avec une décoration de peintures « new age » et aussi « street art ».

Mardi 11 novembre



Nous visitons la ville dans un bus touristique à impériale. L'audio guide nous délivre des commentaires dans un français déplorable, mais on peut descendre à chaque arrêt, visiter le quartier et reprendre le bus suivant. Nous visitons ainsi le quartier de la Boca, quartier populaire et très pauvre, mais dont quelques rues sont une concentration de boutiques et attractions pour touristes. C'est bien sûr

totalement surfait, mais il y a des couleurs, des restaurants, des dessins et peintures partout, bref une ambiance et l'on y trouve un certain plaisir. A l'entrée, une statue de cire du pape François accueille les touristes du haut d'un balcon. Puis nous marchons une bonne heure dans le parc écologique Costanera Sur situé le long du rio plata.

Mercredi 12 Novembre

Notre bus – réservé par internet depuis la France – part à 6h10. Nous n'avons pas pris de petit déjeuner, ni acheté de vivres, car nous pensions que nous pourrions nous sustenter ou au moins acheter de la nourriture dans un des nombreux arrêts que fera notre bus. Il fera effectivement des arrêts, mais très courts, juste le temps de monter et descendre pour les passagers prenant ou quittant le bus, et nous ne pourrions jamais acheter quoi que ce soit. Ce qui n'est pas très grave, car nous ne faisons qu'être assis et regarder le paysage. Notre bus atteindra Santa Rosa, la capitale de la pampa en 11 heures. Dans le bus, nous discutons – ou plutôt nous essayons de comprendre – une dame qui voyage seule avec son fils de 10 ans. Elle vit seule, elle a 5 enfants et elle est déjà grand-mère. La pampa est une pleine immense peuplée de vaches et de chevaux, avec de vastes marécages où pataugent des poules d'eau sous le regard de hérons indifférents. Notre route est parfaitement rectiligne du départ à l'arrivée elle ne traverse pas les villages que le bus atteint en prenant des routes de traverses qui les rejoignent en quelques centaines de mètres.

Arrivés à Santa Rosa l'employé de l'office du tourisme, peu dégourdi, ne connaît pas l'estancia que nous avons repérée (villaverde), mais nous constaterons plus tard que cet établissement pratique des prix sans rapport avec notre budget (600\$) Depuis



le début du séjour, nous changeons de l'argent par petite somme, auprès de commerçants ou des locaux car le taux est bien plus favorable ainsi que dans les banques. Mais nous n'avons plus d'argent et partons à pied pour le casino de la ville, situé un peu en frontière de l'agglomération, au bord d'une sorte de quatre voies assez déserte. Mais cet établissement de jeu n'est ni un particulier ni une banque et le taux qu'on nous y propose est mauvais.

Jeudi 13 novembre



Notre hôtel, très simple mais familial et sympathique nous offre un petit déjeuner à son image : quelques tartines grillées, un tout petit morceau de beurre, une demi cuillère à café de confiture. Nous avons réservé deux heures de cheval au centre de culture Ranquel. Nous sommes accueillis très chaleureusement par la patronne, qui est visiblement très écolo, élève des chevaux dans la tradition des indiens Ranquel. Elle s'est fixé pour but d'être le plus autonome possible, et voudrait monter une installation photovoltaïque, pour

laquelle elle requiert les compétences d'Alain, et lui propose même un séjour d'un an dans ses locaux. Mais mon ami, trop attaché à Roberte, décline cette belle invitation. Le centre est proche d'un lac artificiel où les universitaires de l'école agronome font des études sur les poissons. Les bords en sont boisés, et nous chevauchons entre les arbres, galopant dans les parties herbeuses et les chemins dégagés. A midi nous sommes de retour et faisons une bonne promenade à pied autour du lac de la ville. Puis nous déambulons dans la ville, très blanche, très calme, au charme campagnard et légèrement désuet. Santa Rosa n'est pas touristique, ce qui en fait son intérêt pour nous... des touristes. Toutes les personnes qui nous y avons rencontrées ont été charmantes et se sont montrées intéressées par une petite discussion avec nous. Nous leur apportons peut-être un peu de distraction dans la monotonie de leur vie au grand air de la pampa. En écrivant ce compte rendu un an après et en relisant les notes prises en voyage, je me demande si ce n'est pas de cette partie du voyage que je garde l'impression la plus pérenne, le souvenir le plus cher. Nous avons vu dans les jours qui ont suivi des choses magnifiques, mais c'est de ce coin de terre, de cette ville des plus communes que je garde le meilleur souvenir. Comme nous avons du temps, nous rentrons dans une agence de location de voiture pour savoir si nous ne pouvons pas déjà louer la voiture dont nous aurons besoin dans la péninsule Valdes. C'est impossible car les agences de la ville sont purement locales mais l'employé nous cherche les loueurs de Trelew, et nous donne même un stylo pour que nous puissions les noter. Nous avons passé plus d'une demi-heure dans son bureau, à pure perte pour lui, mais il nous a fait la démonstration de la gentillesse des gens du coin. Nous renouvelons cette expérience avec une marchande de volaille, jeune femme avenante qui nous parle de son amour du tango et nous demande de lui apprendre à compter en français. La leçon a lieu dans le magasin, et au bout d'un moment survient le mari, nettement plus âgé que la dame et qui nous branche sur une discussion politique. C'est très intéressant, mais notre niveau d'espagnol ne nous permet pas de comprendre toutes les nuances de la pensée dialectique du monsieur, qui semble bien dominer son sujet. Nous partons avec l'adresse de la page Facebook de la dame...

Nous voulons à nouveau changer de l'argent, mais toutes les banques sont exceptionnellement fermées en ce jour de semaine. Alain prédit que le gouvernement prépare une dévaluation massive, et nous attendons donc une occasion plus propice pour nous enrichir.

Vendredi 14 Novembre

Ce sera une longue journée de bus (7h30 à 18h30) au travers de la pampa pour rejoindre la péninsule Valdes. Cette partie du voyage est à l'antipode de ce que nous avons l'habitude de faire avec Alain car nous passons des journées à ne rien faire. Mais c'est justement cette attente, cet étirement du temps, qui sont l'expérience de la Patagonie. A Puerto Madryn l'auberge recommandée par le routard est pleine, mais le patron nous envoie à l'hôtel Kalo, situé exactement en face de la gare. Ce lieu est tout neuf, et Alain peut étendre son linge dans le dortoir de 4 personnes que nous sommes les seuls à utiliser.

Et comme en plus il y a un ventilateur pour augmenter l'efficacité du séchage, mon ami connaît enfin le bonheur argentin. Le soir, en ville nous mangeons notre premier asado. En fait, nous avons chacun un appareil individuel, sur lequel grillent toutes sortes de viande, de bœuf, de porc et de veau, des abats en tous genres. La viande rouge est très cuite comme c'est l'habitude en Argentine, mais les abats sont délicieux.



Samedi 15 novembre



Toute la journée sera consacrée à la visite en voiture de la péninsule Valdes en voiture. Il faut commencer par récupérer la voiture chez le loueur que nous avons contacté hier par téléphone. Mais lorsque nous arrivons au bureau de location, celui-ci est fermé et nous devons attendre une demi-heure après l'heure prévue pour qu'un bel Argentin ténébreux arrive, sans un mot d'excuse d'ailleurs. Le temps de faire les papiers, de récupérer la voiture, nous avons pris plus d'une heure de retard sur notre horaire. La route que nous prenons, ou plutôt la piste, car c'est une chaussée assez large mais non goudronnée, cette piste longe la mer. Nous scrutons l'horizon car dans ces parages, il est possible de voir des baleines. Et effectivement, nous voyons se dresser au dessus de l'eau, bien en face de nous, mais à une certaine distance tout de même, nous voyons se dresser un cétacé, sortant une partie importante de son corps, bien plus que sa tête, et replongeant en dégageant une gerbe d'eau. La piste poussiéreuse traverse des prairies rases et sèches d'où surgissent des guanacos au pelage beige clair qui se confondent avec le paysage. Nous nous arrêterons pour essayer d'en poursuivre un troupeau, sans succès bien sûr, mais cela nous donnera une occasion, ou plutôt un prétexte, pour nous dégourdir les jambes sur des sentes parsemées d'herbes piquantes. Dès que nous longeons l'océan, les lagunes et plages désertes (interdites aux touristes) enchantent notre regard par les couleurs qui varient le bleu gris de l'eau, le jaune beige des plages et les tâches plus sombres des animaux marins qui les peuplent : éléphants et loups de mer dont la robe peut être blanche ou fauve ou noire. Ces gros animaux dorment sur les plages, se retournant de temps en temps, jouant entre eux, et repartant à l'eau régulièrement. Nous finissons notre virée à Puerto Piramides, où nous voyons rentrer les bateaux de touristes qui sont allés voir les baleines. Les bateaux sont chargés dans l'eau sur des remorques, puis remontés sur la plage par des tracteurs. Le spectacle de ces bateaux remplis de touristes et roulant sur la plage au soleil couchant est un peu surréaliste. Pour conclure cette belle journée, nous faisons un diner de crevettes dans un restaurant au bord de mer.



Dimanche 16 Novembre

Nous profitons de l'heure de trajet de bus (direction Trelew) pour une petite leçon d'espagnol avec Alain : « facture con internet pero no pude imprimir la tarjeta de embarque ». En effet, à Trelew nous devons prendre un avion qui nous amènera à El Calafate, nous avons des places de réservations depuis la France mais je ne suis pas arrivé à imprimer des billets. Tout se passe bien et nous arrivons à El Calafate à 16 heures. Nous rejoignons le terminal des bus en taxi car nous sommes pressés d'acheter un billet pour partir dès demain matin au Chili. Mais le car que nous pensions prendre à 8h30 est plein, une autre compagnie en propose un à 16h30, mais son guichet n'est pas ouvert le dimanche et nous sommes dimanche, nous ne serons fixés que demain matin. De toute façon cela nous fera arriver très tard à Puerto Natales. Ce contre temps nous déprime. Car cela risque de décaler notre emploi du temps et remettre en cause les campings et refuges réservés au Torres del Paine. Nous nous rendons à l'auberge backpackers réservée par téléphone hier, et là, une autre surprise nous attend. Le patron s'est visiblement pris les pieds dans le tapis et ne trouve pas nos places. Finalement, nous partagerons un grand lit dans une toute petite chambre, ce qui nous va bien. Un groupe de français proteste fortement d'être logés dans ces « cages à lapin », une dame exige un hôtel de qualité « même si elle doit payer un supplément ». Ce à quoi son guide lui répond que, supplément ou pas, il n'y a rien d'autre de libre ce soir dans la ville. Nous partons traîner notre misère dans El Calafate. C'est une ville très touristique, même uniquement touristique où s'arrêtent tous ceux qui veulent randonner ou simplement voir le parc des glaciers et le Perito Moreno. Les échoppes artisanales et agences de trekking se côtoient dans une ambiance new age nepalo argentine. Nous tentons de trouver un bus dans les agences et, après plusieurs essais infructueux, nous tombons sur notre sauveur qui nous vend ses deux derniers billets pour un bus qui part demain matin à 5h30.

Lundi 17 Novembre

Nous nous sommes levés à 5h30 pour prendre notre bus ...qui n'arrive pas. Nouveau coup de déprime passager mais à 6h arrive un tout petit bus. Il fait le tour des hôtels pour nous transférer dans un plus grand bus, qui, lui, part à 6h30. La route est belle. Le passage de la frontière prend du temps car il y a beaucoup de bus, et les douaniers chiliens sont très pointilleux sur la nourriture importée. Il y a là des subtilités que nous ne comprenons pas, ou un passif entre les deux pays que seuls les autochtones peuvent décoder. Dans le bus nous



faisons la connaissance d'un garagiste de Bourgoin, Didier Mermet, qui aime beaucoup son homonyme Daniel Mermet. Lui et sa femme Nathalie nous semblent être des grands voyageurs. Nous arrivons à Puerto Natales après 6 heures de trajet. La ville est exactement comme on imagine les villes du grand sud chilien : le ciel est bas et nuageux, un vent froid balaie les rues presque désertes, une eau noire et glaciale bat les quais de pierre où quelques bateaux marchands attendent des cargaisons inconnues en tirant sur leur amarres rouillées. Bien que située au milieu des terres, la ville est construite au milieu d'un réseau dense et complexe de bras de mer et canaux, reliés au canal de Magellan et qui permettent de rejoindre le Pacifique. Didier nous dit que certains touristes viennent ici en embarquant sur de cargos à partir de certains ports du Pacifique. Les rues tracées au cordeau sont bordées de maisons simples en bois peint à un étage. Toutes ont un sas d'entrée à deux

portes, ce qui laisse deviner le froid qu'il doit faire en hiver. Notre auberge de jeunesse¹, le « singing lamb » est située à un quart à pied de la gare routière. Nous y arrivons tôt, et nous installons dans un dortoir vide. Il se remplira ce soir. Nous refaisons nos sacs, car nous allons laisser une bonne partie de nos affaires et ne prendre que le strict nécessaire pour la randonnée au Torres del Paine. Après une promenade au port, nous retrouvons par hasard Didier et Nathalie devant leur hôtel. Nous dinons avec dans un restaurant très simple tenue par une dame de 60 ans très affable.



Mardi 18 Novembre

En deux heures de bus, nous rejoignons l'entrée du parc des Torres del Paine. Nous allons faire le grand tout, c'est le parcours dit en « O », alors que beaucoup de personnes se contentent de faire le « W », que nous rejoindrons en fin de parcours, mais après être passé derrière les tours, en franchissant un col réputé pas facile car très exposé au vent, le Paso John Garner. Une marche de 4h30 nous conduit à notre premier campement le camp Serron, où nous avons réservé non seulement une place mais surtout de la nourriture. La marche est facile mais le vent me ralentit. Nous longeons le Rio Paine qui charrie des eaux gris vert en s'étalant sur au moins 20 mètres, mais en gardant un débit violent, ce qui lui donne une allure d'énorme torrent très hostile. Il me fait penser aux fleuves du Laddak. Le chemin que nous suivons est boueux, il nous faut souvent franchir des guées. Le campement est assez fréquenté, il y a au moins une vingtaine de tentes, avec une majorité de groupes. La tente que nous a prêtée Françoise est parfaite, facile à monter, deux accès et de l'espace pour mettre les bagages sous le double toit. Nous dînons dans une petite cabane en bois, à la même table qu'un groupe d'anglais qui nous font l'honneur de leur conversation distinguée.

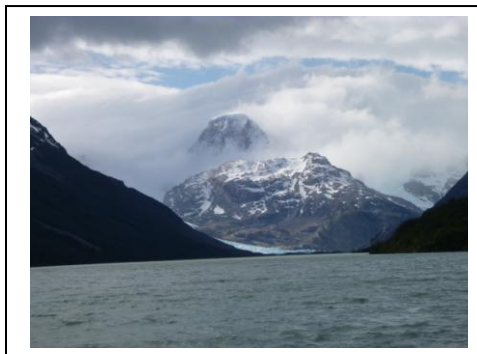


Mercredi 19 Novembre

C'est une journée de randonnée classique : lever 6h30, petit déjeuner 7h, départ 9h. Notre itinéraire est donné pour 6h, nous les ferons en 5h de marche plus une petite heure d'arrêt. La « lunch box » que nous avions achetée (en fait réservée sur internet) contient un sandwich à la viande, de la guacamole, une orange et des barres. Mais sur ce trek notre souci est la nourriture, car nous (enfin Alain) devons porter plusieurs jours d'autonomie, et nos sacs sont déjà lourds (surtout celui d'Alain). Nous avons comme nourriture d'avance de la semoule et 5 portions lyophilisées, et par précaution nous ne mangeons pas tout le contenu de la lunch box. En fait, nous gardons un des deux sandwiches. Le paysage, et notamment la rivière que nous longeons, est magnifique. Nous montons au dessus du lac Dickson dominé par des pentes abruptes partiellement enneigées. Un glacier descend jusqu'au lac et il s'en détache des gros morceaux de glace ; comme de petits icebergs. En chemin, nous croisons deux Belges qui ont du renoncer à passer le col Garner la veille et ont fait demi-tour. Arrivés assez tôt, nous nous promenons au bord du lac Dickson, où nous voyons un jeune homme nager à côté d'un de ces

¹ eh oui, c'est dans ce genre d'établissement que nous dormons, mais ils accueillent aussi les vieux et cette appellation ne fait que désigner les établissements pas chers et pourvus de dortoirs

gros morceaux de glace. A glagla ! Au camp, nous faisons la connaissance d'un jeune breton qui compte passer le col demain, alors que, de notre côté, nous avons prévu une étape intermédiaire. Mais il est jeune, et il a fait 30 km aujourd'hui c'est-à-dire nos deux premières étapes en une seule fois. Alain voudrait bien qu'on fasse demain comme lui. Il est vrai qu'il ne faut pas rater sa chance pour passer le col, mais je suis tout de même réticent. Après bien des discussions, des examens approfondis des topos et de la carte, Alain m'a convaincu de ne pas dormir au camp Los Perros, et de passer directement le col. Ce n'est pas grave car nous n'avions pas de réservation à ce camp qui ne fait aucune restauration, mais au bout du compte nous ne gagnerons rien sur le temps total du circuit car, après avoir franchi le col, nous nous arrêterons moins loin que si nous l'avions franchi en deux étapes. Et la configuration des camps est telle qu'il faudra bien que nous ayons une étape courte à moins de faire encore une fois une étape super longue, ce qui pourrait un peu tourner à la marche forcée. Ceci dit si la météo est bonne demain, cela peut être pertinent d'en profiter pour passer le col.



Jeudi 20 Novembre

Nous avons négocié avec les gardiens de prendre le petit déjeuner à 7h. Nous arrivons donc à la cabane à cette heure matinale, notre tente étant déjà pliée et nos sacs bouclés. Mais la porte est fermée, nous les voyons par la vitre préparer les tables et le repas avec beaucoup de calme et de minutie et enrageons de constater qu'ils disposent les couverts et bols avec raffinement alors que nous grelotons dehors et perdons un temps précieux pour cette longue journée de marche. Ils essuient la vaisselle calmement, mettent une jolie nappe de papier et une petite serviette à côté de chaque bol, disposent de mignons petits tas de beurre, remplissent des sucriers sans oublier la petite cuillère fichée en leur centre. Finalement ils ouvrent à 8 heures moins un quart, nous avalons notre repas et partons d'adieu. Il nous faut a priori 4 heures pour atteindre le camp de Los Perros, six heures pour passer le col et arriver au camp suivant. Comme le soleil se couche à 21h et qu'il fait beau, il ne faut pas hésiter. Nous montons dans une belle forêt dont les arbres ont de petites feuilles et une écorce semblable à celle des chênes. La haute futaie qu'ils forment nous protège du soleil et du vent. L'ambiance est bonne et Alain se félicite d'avoir acheté de nouvelles chaussures dans lesquelles il se sent très confortable et à l'aise. Arrivés au camp Los Perros, nous pensons qu'il vaut mieux prévenir le garde de notre passage. En nous voyant arriver, il nous demande si nous sommes français et commence à nous questionner sur nos chaussures. « ¿Son sus zapatos ? ». Incompréhension de ma part, Alain baisse la tête vers ses chaussures et murmure un faible : « m... » Eh oui, dans la précipitation du matin, comme nous avions tous laissé nos chaussures à l'entrée de la salle de petit déjeuner, en repartant, il a pris les chaussures d'une autre personne. Lequel l'a signalé, les gardiens ont communiqué par talki walki, et nous voilà démasqués. Nous posons nos sacs, Alain repart en courant à la rencontre du pauvre randonneur qui doit souffrir des chaussures trop petites. Il le rencontrera au bout d'une heure. Son amie remerciera chaudement Alain pour sa gentillesse et sa courtoisie, l'intéressé un peu moins car lui a eu mal au pied. Retour d'Alain en courant. Je suis allé l'attendre au bord de la rivière et nous avons un peu de mal à nous retrouver. Il est 14 heures à peine, et nous pensons pouvoir encore y aller et nous y allons. La montée commence en forêt, et, lorsque nous en sortons, un éboulis nous tend les bras dans lequel Alain s'engage vaillamment car « ça doit être là ». En fait ce n'est pas là du tout, mais le balisage est presque inexistant et il nous faudra un bon moment pour découvrir un repère à moitié effacé sur un arbre en contrebas. Par temps de brouillard, il

aurait été impossible de deviner ce trajet. Rapidement nous trouvons de la neige, mais ce ne sont que des passages et nous arrivons au col sans difficulté particulière. La récompense est la vue sur le glacier Grey, zébré de plis et de crevasses, qui va se jeter dans le lac Grey où il largue de gros glaçons qui partent à la dérive. La descente est raide. Les bâtons y sont bien utiles à nos âges, mais il n'y a pas les dangers dont parlent les guides et topos. Le camp Paso est situé dans une belle forêt d'arbres très hauts. Le gardien nous demande quelle sera notre prochaine étape. Je pensais dormir au camp Grey qui est à 5 heures de marche. Certes, cela fait une petite étape, mais à marcher plus vite on ne verra rien de plus et on risque juste d'arriver un jour en avance au camping Torres et nous risquons de perdre la réservation que nous y avons faite. Nous avons marché 10 heures aujourd'hui.

Vendredi 21 Novembre

Premier petit déjeuner de semoule. Dans les jours qui viennent, nous n'aurons pas de ravitaillement et la semoule sera notre nourriture de base. C'est facile à cuire et le rapport poids/calorie est excellent. Nous l'agrémenterons souvent de raisins secs. Le chemin entre le Campo Paso où nous avons dormi et le camping/campement Grey où nous ne ferons que passer, est globalement en descente mais il faut souvent remonter de grosses marches pour franchir les rivières. Le mirador Grey offre une belle vue sur le front du glacier Grey tombant dans le lac. Nous sommes au camping à 15 heures, et nous hésitons à nous y arrêter car il y a un restaurant sympathique et le lieu a l'air agréable. Mais il est tôt et nous décidons de filer. En fait nous avons 4 heures de marche pour le prochain camp. Cette partie du chemin est très belle car nous avons la vue à la fois sur le lac le glacier qui y tombe et les montagnes l'entourent. Après 9 heures de marche, nous arrivons au camping Paine, très moche et bondé. A partir de maintenant nous aurons plus de monde car nous avons rejoint le circuit « W » plus fréquenté. C'est là que des Françaises ont perdu leur tente, emportée par le vent alors qu'elles étaient allées en promenade.



Samedi 22 Novembre



Nous prenons le petit déjeuner dans la salle du restaurant du camp. Mon « jetboil », réchaud très pratique et un peu révolutionnaire, acheté sur les recommandations de Françoise, attire l'attention de plusieurs trekkeurs. Nous partons pour atteindre le camp des italiens où nous plantons notre tente et partons tout de suite pour aller au mirador del torres. Mais arrivés au pied des tours, le chemin est barré. Sans hésiter, nous franchissons les barrières et partons à l'aventure. Il y a peu de traces, et dans le cas où le temps changerait (on nous a prévenus que dans ces régions en 10 minutes tout peut changer et passer d'un soleil de printemps à une bourrasque de neige d'hiver), on aurait peut-être un peu de mal pour revenir en arrière. Nous laissons donc des marques un peu dérisoires et ridicules, ici un gros caillou, ici une branche. Nous montons ainsi encore une bonne heure jusqu'à ce que je prenne la décision d'arrêter. De toute façon nous avons atteint à peu près la zone du mirador et la vue sur les tours est effectivement très belle. Comme nous nous y attendions

nous galérons un peu pour retrouver notre chemin de retour. Aujourd'hui encore, nous avons marché 10 heures.

Dimanche 23 Novembre

Nous devons rejoindre le camp Torres. Le petit déjeuner est pris à 6h30, il est constitué d'œufs durs de café et de semoule. Le chemin longe le lac Nordenskjöld, dans une ambiance bretonne, avec en plus les glaciers d'où dévale une avalanche par heure. Ces chutes de glace sont si fortes qu'un brouillard enveloppe alors les montagnes. Il y a pas mal de monde sur le chemin car la montée au camp Torres est une ballade qui se fait en aller retour depuis Los Torres où arrivent des bateaux. Nous croisons un groupe de cavaliers. Les touristes n'ont pas l'air très à l'aise sur leur monture car le chemin est assez étroit, il y a un ravin d'un côté et le vent est tout de même assez fort. Le soir c'est bombance : semoule avec raisins secs, tartiflette lyophilisée, 2 carreaux de chocolat.

Lundi 24 Novembre

Aujourd'hui, nous montons au belvédère des Torres pour y voir le lever du soleil. Le petit déjeuner est réduit à un café avalé à 4h du matin. La montée dure environ une heure. Il y a un petit lac mais nous n'y descendons pas car il y a déjà plusieurs personnes dont certaines dans des duvets. Nous continuons sur les crêtes en compagnie du breton que nous avons retrouvé. Le soleil apparaît entre des trainées et les parois verticales des Torres s'illuminent. C'est vraiment très beau. Nous redescendons au camping manger notre semoule, plier notre tente et partir pour notre dernier camping de ce premier trek, situé près de l'hostellerie Torres. Nous y arrivons à 13 heures. Le vent est violent et nous déplaçons plusieurs fois la tente, en ayant l'impression que certains coins sont plus abrités que d'autres grâce aux petits arbres plantés sur le terrain. Douche et bière sont les bienvenus. Nous discutons avec un jeune couple de savoyards qui reviennent de Paine Grande et ont eu un vent tellement fort qu'ils devaient se coucher tout les trois mètres. Le jeune homme a pris dans la tête un caillou projeté par le vent, il est légèrement blessé.



Mardi 25 Novembre

Pour retourner à l'entrée du parc, nous pourrions prendre une navette mais nous avons du temps et décidons de faire le trajet à pied. C'est une bonne idée car le chemin évite la piste et nous marchons dans la nature, laissant au loin la route d'où s'élève un nuage de poussière. Notre bus, dans lequel nous n'avons aucune réservation, passe à 14h30 et il y aura déjà des gens à l'intérieur puisque nous ne montons pas à son point de départ. C'est donc bien d'avoir deux heures d'avance car cela nous permet de manger tranquillement dans l'herbe la lunch box achetée au camping et surtout nous pouvons monter dans le bus avant l'arrivée de la navette et nous y avons donc des places. A Puerto Natales, le vent souffle fort, mais il y a du soleil et nous pouvons photographier les maisons de bois. Il y a presque huit jours, la réception de l'hôtel singing lamb, où nous avons dormi, nous avait vendu deux places dans le bus de demain pour El Calafate. Nous passons au guichet de la compagnie vérifier que nos places sont bien réservées, mais il n'y a aucune trace de l'appel de l'hôtel. En fait le réceptionniste (un jeune mexicain) a tout simplement oublié de téléphoner à la compagnie de bus. Heureusement que nous avons les vouchers que l'hôtel nous a faites, heureusement que

nous sommes passés ce soir vérifier, car la compagnie nous positionne sur les deux dernières places dans ce bus du matin.

Nous dînons dans un restaurant qui propose une cuisine thaï délicieuse, avec un buffet à volonté magnifique. Ce qui nous va très bien après nos 6 jours de marche et de semoule.

Mercredi 26 Novembre

Nous sommes effectivement installés sur les places 53 et 54, les deux dernières au fond du bus ! Le trajet est toujours aussi beau et le soleil inonde, ou presque la steppe encadrée de montagnes. Les formalités à la frontière sont, encore une fois interminables. A El Calafate, nous décidons de changer d'auberge. Nous avons repéré sur le routard le Tikeukeu ,mais à l'office du tourisme on nous dit que les propriétaires ont changé, on ne sait pas si les nouveaux ont ouvert et on fait la moue. On décide malgré tout d'aller voir. Il faut descendre dans la ville, puis remonter sur la colline en face. Le trajet avec nos gros sacs nous paraît long et l'endroit devient un peu désertique, voire zoneux. Au final, le patron vient juste d'ouvrir, il est très sympathique, les chambres sont presque neuves, ce sera de loin notre meilleur hébergement en Argentine.

Jeudi 27 Novembre

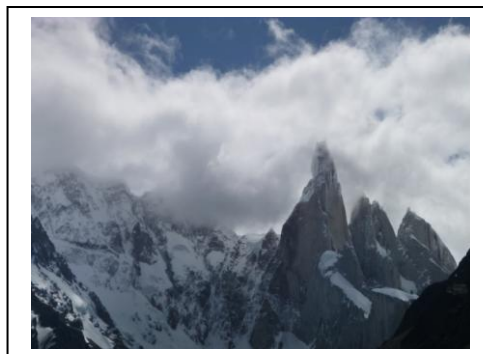
Nous faisons l'excursion au Perito Moreno que nous rejoignons en bus. Le lieu est très bien aménagé. Nous marchons sur tout un réseau de passerelles en bois d'accès très facile, suffisamment nombreuses et variées pour que les différents groupes de touristes ne se gênent pas. On ne se lasse pas du spectacle des blocs de glace qui se détachent du front du glacier et tombent dans le lac en soulevant des gerbes d'eau, ou plutôt de véritables tempêtes, des mini tsunamis impressionnants. Nous y passons trois heures sans ennui et y récoltons bien sûr des centaines de photos. Le soir nous fêtons l'anniversaire d'Alain avec une bouteille de mousseux que nous partageons avec Marcelo, le nouveau propriétaire de l'auberge et Christian, l'autre client qui est Belge et passe trois mois en Argentine (comme pas mal de jeunes Européens que nous avons rencontrés en Patagonie).



Vendredi 28 Novembre

Le trajet en bus pour El Chalten dure 2 heures. A l'approche de la ville, les montagnes se dégagent, laissant deviner des hauts sommets très abrupts. En arrivant, nous sommes obligés de passer par la maison du parc où on nous présente les différents sentiers du parc, la flore et la faune et surtout les règles de sécurité à respecter. El Chalten est une ville entièrement tournée vers le tourisme. Elle est récente et les baraques qui la composent sont des auberges, des bars ou des minimarkets. Il n'y a pas d'habitant à proprement parler dans cette ville où viennent travailler des gens de Buenos Aires. L'ambiance qui y règne est un mélange de pauvreté, une sorte de déréliction mâtinée de loisir et d'exotisme. Nous avons réservé par internet au Condor des Andes. L'accueil y est excellent, mais le dortoir de 6 personnes est minuscule. Il y a des casiers pour les bagages, ce qui nous permettra de laisser des sacs et de ne prendre que l'essentiel pour la rando et le camping. Dans l'après midi nous avons le temps de faire une balade de 6heures. Nous allons au Lago Torre d'où nous pouvons voir le Cero Torre. C'est une aiguille de 2000m de haut, d'un couleur marron chaud. Elle est enveloppée de nuage et de neige ce qui la rend encore plus mystérieuse. L'histoire de son ascension est un vrai roman, notamment à cause du fait qu'un alpiniste prétendit l'avoir faite et que cela se

révéla faux des années après. Cette montagne a eu longtemps la réputation d'être l'escalade la plus difficile au monde. De retour à El Chalten, nous dînons dans un restaurant sympathique, le « techalo negro », décoré de peintures dans un style andin moderne. Nous mangeons du pollo disco, c'est-à-dire bouilli avec des légumes. Le dessert au dulce de leche est apprécié.



Samedi 29 Novembre

Nous faisons une promenade en aller retour au Tumbalo, qui est un belvédère au dessus de lacs, et d'où l'on voit notamment le lac Viedma. La première partie de la montée, campagnarde, nous donne l'impression d'être en Auvergne, mais à la fin nous devons gravir une colline de cailloux, un peu pour rien, car la vue est bouchée.

Dimanche 30 Novembre

Cette journée est la plus belle de celles que nous avons passées à El Chalten. Au départ nous prenons le même chemin qu'il y a deux jours en direction du Lago Torre. Mais nous bifurquons à droite pour rejoindre le camp Poincenot en longeant le lac Madre et le lac Laguna Hija, très proches. Cette partie est peu fréquentée (en fait nous ne rencontrons personne), les lacs sont d'une couleur bleue véritablement alpine, alors que les autres plans d'eau que nous avons vus en Patagonie sont vert pâle légèrement beige. Alain ne résiste pas à se baigner, ce qui est courageux (mais ne l'est-il pas ?) car le vent est frisquet. Le camp Poincenot est bien situé dans une forêt d'arbres très hauts qui nous protègent tout en laissant de grands espaces au sol. Il n'y a que quelques tentes très espacées. Nous montons la nôtre assez tôt et partons pour le mirador Torres situé 600 mètres plus haut, au niveau du lac Lago de los Torres. Comme nous n'avons plus nos gros sacs, l'ascension nous paraît facile. En arrivant, nous franchissons une sorte de moraine et, sur la crête, le vent est si violent qu'il nous renverse et il faut marcher à quatre pattes. De là nous pouvons enfin voir le Fritz Roy de près et réaliser que ce sommet mythique ne se réduit pas à son énorme paroi terminale de plus de 100 mètres, mais que pour atteindre cette paroi, il faut grimper dans un système complexe et impénétrable de barres, de falaises et de glaciers. Ce sont Lionel Terray et Guido Magnone qui en ont fait la première ascension en 1952.



De retour au camp Poincenot, nous finissons toutes nos provisions.

Lundi premier Décembre

Dans la nuit, un vent très violent s'est levé. Nous redoutons que les avions soient annulés, mais en principe j'ai tout prévu et nous avons un jour de battement pour rejoindre Buenos Aires. Cela permettra de prendre en compte d'éventuels retard, mais pour rejoindre la capitale en bus, c'est insuffisant car nous en sommes éloignés de 2700 km. Qui vivra verra ...

Le retour à pied à El Chalten est en descente douce, c'est très facile. Nous retrouvons nos sacs à l'auberge, et allons déjeuner au Techaro Negro que nous connaissons déjà. La gérante nous dit qu'effectivement le vent gêne les vols. Son mari doit venir de Buenos Aires et son vol est retardé.

- Moi : retardé, pas annulé ?
- Elle : retardé
- Nous : ouf !

Puis nous allons trainer dans la ville, dont on peut faire le tour en moins d'une heure. Les restaurants boutiques bars et auberges se touchent tous, mais semblent déserts et vides. Il n'y a personne dans les rues. Nous trouvons le seul marchand de verduras auquel nous achetons des fruits. C'est une femme très avenante et son charme n'est pas sans relation avec le volume de nos achats... Le bus nous laisse dans un aéroport vide et complètement éteint, à tel point que nous nous demandons s'il n'est pas fermé (pour cause de vent ?). Un Allemand, une Argentine et une Asiatique attendent le même vol que nous. L'Argentine nous dit que cette force de vent est très habituelle et que, bien sûr, le vol partira, que nous n'avons aucune crainte à avoir, les pilotes sont habitués ...

Mardi 2 Décembre

De fait notre avion part normalement. Nous retournons à l'hôtel Cordoba qui nus avait bien plu malgré son cadre vieillot. Notre journée à flâner dans Buenos Aires est un régal. Dans la



petite tienda de Carmen et Blanca, nous passons une heure à acheter des calebasses à mate avec combilla : la combilla est la pipe qui permet de boire le mate. Carmen est espagnole et sa fille, Blanca, est née à Buenos Aires. L'une parle de la Place de Mayo, et l'autre, en Argentine, parle de la place Macho. La conversation aborde tous les sujets, le côté « fanfarones » des Argentins, la corruption du « pinguin blanco » (président Kirchner), la nécessité de parler espagnol pour les touristes, la Pampa, Barcelone... Nous parcourons la rue des Etats Unis,

dont nous admirons les bars chaleureux, authentiques (notamment le bar Plaza Dorrego) , les murs tagués, tout cela donnant une atmosphère de Cuba en plus simple, moins touristique aussi. Nous ne dégustons pas une paella très mauvaise, commandée dans un restaurant qui s'en fait pourtant la spécialité. En rentrant dans un centre social où sont exposés les œuvres réalisées par les jeunes d'un cours de dessin, nous rencontrons enfin un artiste argentin, psychanalyste de surcroit, et dont le frère vit en France. Il paraît que c'est très fréquent à Buenos Aires. Après un passage éclair à l'hôtel, nous voilà repartis à pied pour l'autre côté de la ville, où, après avoir traversé des rues assez désertes, et grâce à l'obstination d'Alain, nous trouvons dans un quartier animé un restaurant classique et sympathique. En revenant à l'hôtel, rue Corrientes, devant un théâtre, des bimbos se font photographier avec leurs admirateurs et admiratrices. Sont-ce des vedettes d'une série télévisée, des femmes de théâtre ? Place de la République, nous apportons notre soutien symbolique aux indignés qui y campent.

Ce sera notre dernière image vraiment saisissante d'un voyage où nous avons vu des paysages très divers et magnifiques, apprécié des ambiances différentes, rencontré des gens de tous horizons, depuis les terriens de la pampa, jusqu'aux intellectuels de Buenos Aires.



Nos hôtels

Buenos Aires : rue Saint Martin, un quart d'heure de la gare, simple, vieillot, pas cher, bien tenu.

San Antonio de Areco : sur la place, tenu par un jeune très sympathique, dortoir de quatre très grand.

Santa Rosa : recommandé par l'office du tourisme, fréquenté par des locaux.

Valdes : hôtel Kalo, en face de la gare, neuf, dortoir de quatre personnes pour nous seuls.

Calafate : Lago Argentino, auberge de jeunesse pleine de jeunes, une salle commune, une cuisine. Nous dormons dans une toute petite chambre rouge à un seul lit

Puerto Natales : singing lamb, que des jeunes, ambiance jeune routard et auberge espagnole.

Calafate : ikeu keu, à l'extérieur de la ville, personne à part un jeune Belge et nous, le parton Marcelo, son père, son chien (Floy). Une salle commune avec cheminée, à l'étage un canapé avec vue sur le lac, très bon marché.

El Chalten : auberge de jeunesse El Condor del Andes. Accueil très professionnel, cuisine, salle à manger avec baie vitrée, petit salon agréable, mais petit dortoir très petit.

Nos dépenses par personne en euros :

Vol France Argentine	1000
vols interieurs	364
bus	87
camping	147
telephone	29
liquide	1001
Total	2627